



**HAL**  
open science

## Introduction

Pierre Bauduin

► **To cite this version:**

Pierre Bauduin. Introduction. Bauduin, Pierre; Musin, Alexander. Vers l'Orient et vers l'Occident : regards croisés sur les dynamiques et les transferts culturels des Vikings à la Rous ancienne, Presses universitaires de Caen (coll. Publications du CRAHAM), pp.15-26, 2014. hal-02186913

**HAL Id: hal-02186913**

**<https://normandie-univ.hal.science/hal-02186913>**

Submitted on 26 Apr 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Introduction

Pierre BAUDUIN\*

L'HISTOIRE COMPARÉE du « monde viking » est une préoccupation ancienne<sup>1</sup>. Ce volume se propose d'apporter quelques éléments de réflexion à partir de contributions réunies lors des deux sessions du colloque « Vers l'Orient et vers l'Occident ». Une majorité de communications porte sur la Rous du Nord-Ouest et, bien qu'elle soit moins représentée, sur la Normandie (fig. 1). Il s'agit d'un choix empirique, porté par l'opportunité d'un projet de recherche commun entre des institutions de recherche françaises et russes. Cet empirisme

ne relève pas du hasard<sup>2</sup> et il nous faut tout de suite souligner quelques points communs et différences entre ces deux régions. Il s'agit de deux espaces « périphériques » du monde viking (avec toutes les précautions qu'implique cette notion de « périphérie » par rapport à un « centre » difficile à définir), qui doivent leurs noms actuels à l'expansion scandinave des VIII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles. Dans les deux cas, des entités politiques nouvelles virent le jour, mais selon des processus bien différents ; l'impact mémoriel des Vikings ou des Varègues fut considérable et périodiquement réactivé mais avec des enjeux idéologiques infiniment plus forts en Russie. Du côté des différences, la Normandie fait figure de modèle d'intégration des nouveaux venus dans les cadres d'un royaume déjà très structuré, qui n'est pas applicable à la Rous, où les Scandinaves participèrent à la mise en place de voies d'échanges et de structures politiques nouvelles. Il est

---

\* Caen, France.

1. Initiée, pour l'Occident, par F. STENTON, « The Scandinavian Colonies in England and Normandy », *Transactions of the Royal Historical Society*, 4<sup>e</sup> série, 27, 1945, p. 1-12 et surtout L. MUSSET, « Pour l'étude comparative de deux fondations politiques des Vikings: le royaume d'York et le duché de Rouen », dans *Essays in Honour of John Le Patourel*, Leeds, University of Leeds (Northern History, 10), 1975, p. 40-54 (rééd. dans Id., *Nordica et Normannica. Recueil d'études sur la Scandinavie ancienne et médiévale, les expéditions vikings et la fondation de la Normandie*, Paris, Société des études nordiques [Studia nordica, 1], 1997, p. 157-171). Pour les établissements scandinaves à l'ouest et à l'est de l'Europe: D. M. WILSON, « East and West: a Comparison of Viking Settlement », dans *Varangian Problems*, Report on the First International Symposium on the Theme « The Eastern Connections of the Nordic Peoples in the Viking Period and Early Middle Ages », Moesgaard-University of Aarhus, 7<sup>th</sup>-11<sup>th</sup> October, 1968, Copenhagen, Munksgaard (Scando-Slavica. Supplementum, 1), 1970, p. 107-115.

---

2. Une comparaison Russie-Normandie avait été suggérée par David M. Wilson dans l'article cité ci-dessus, qui se concluait par : « We should not, therefore, search in Russia for a parallel situation to that which is found in the Atlantic islands or Ireland. We should compare it perhaps more closely with the situation in Normandy. The Scandinavians in Russia established a state based on economic necessity; the Scandinavians in Normandy established a state based on proto-feudalism of an agricultural nature. This surely is the parallel, and to the archaeologist and to the historian, the identity of the people called Rus' is immaterial, for what grew out of the Rus' was the state of European Russia, with its eclectic qualities and varying traditions. A state which founded itself and then established itself » (*ibid.*, p. 114-115).

possible à chaque fois d'évoquer une « acculturation » – notion débattue sur laquelle nous reviendrons – dans un milieu majoritairement franc ou slave et finnois, mais la nature des témoignages qui nous la font connaître, le rythme, les résultats de ce processus sont différents. Ces deux périphéries ne paraissent pas avoir entretenu de contacts directs pour la période qui nous occupe, ni de liens indirects par l'intermédiaire de personnages issus du monde viking, à l'exception de Hrolfr le Marcheur – souvent associé à Rollon – dont la présence en Russie est rapportée par une tradition tardive et légendaire<sup>3</sup>. Le cheminement d'artefacts entre les deux régions reste pour l'heure mal documenté par des témoignages monétaires discutés (J. C. Moesgaard<sup>4</sup>). En somme, nous avons affaire à deux espaces qui ont été marqués par l'expansion scandinave, mais selon des modalités très variables, qu'il est pertinent de confronter avec d'autres exemples.

Nous évoquons plus haut les convergences et les différences : l'une des ambitions de l'histoire comparée est précisément de les mettre en évidence<sup>5</sup>. Les acquis et les limites du comparatisme ont été longuement commentés au cours des trois dernières décennies<sup>6</sup>. Tout en acceptant le legs de l'histoire comparée, deux démarches s'en sont

démarrées, en définissant des objets et des méthodes<sup>7</sup>. L'étude des transferts culturels a particulièrement mis en exergue les dynamiques des échanges interculturels : les processus d'appropriation et de rejet, l'analyse des contextes d'accueil et de départ d'un transfert, celle de ses vecteurs, de même que l'étude de principaux groupes de médiateurs culturels, des lieux où s'opère le métissage, la création de nouvelles représentations de soi ou de l'autre, les identités. L'histoire croisée, quant à elle, partant de la notion d'intersection (et non des ensembles constitués mis en relation), privilégie les conséquences des croisements, les processus d'interaction et de transformation qui en résultent. Si l'approche comparatiste a été, du moins à ses débuts, fortement ancrée chez les médiévistes, les « transferts culturels » et l'« histoire croisée » ont d'abord été investis par des spécialistes d'histoire moderne et contemporaine<sup>8</sup>. Cependant, certains de leurs objets ont depuis longtemps attirés les études médiévales dont les chercheurs<sup>9</sup> ont développé – sur des bases ou des traditions historiographiques différentes – des travaux sur des thèmes tels que, par exemple, l'altérité, les identités, l'ethnicité, les « cultures en contact ». Ces recherches ont été particulièrement fécondes dans le domaine des études

3. *Saga de Hrolfr sans Terre*, R. BOYER (prés. et trad.), Toulouse, Anachasis, 2004. L'identification du personnage avec Rollon, rejetée par exemple par R. Boyer, est l'objet de débats tout comme la valeur historique de cette saga légendaire. Notons, parmi les travaux réalisés en Russie sur ce texte : M. V. PANKRATOVA, « Priladozhskie toponimy v Sage o Khrolve Peshekhode », dans *Ladoga i Severnaya Evropa* : 2 chteniya pamyati A. Machinskoi, 22-23.12. 1996, Materialy k chteniyam, D. A. MACHINSKIY (éd.), Staraya Ladoga, Musée d'État de Staraya Ladoga, 1996, p. 43-47 ; *Saga o Khrolve Peshekhode*, dans *Pryadi istorii : Islandskie sagi o Drevnej Rusi i Skandinavii*, I. V. GUBANOV et al. (trad.), Moscou, Vodolej, 2008, p. 11-128.

4. Sauf exception, les auteurs signalés en introduction sans renvoi en note sont les contributeurs au présent volume.

5. Rappelons que les fondements méthodologiques de l'histoire comparée ont été posés par Henri Pirenne et surtout Marc Bloch : H. PIRENNE, « De la méthode comparative en histoire », dans *Compte rendu du V<sup>e</sup> Congrès international des sciences historiques*, G. DES MAREZ et F.-L. GANSHOF (éd.), Bruxelles, M. Weissenbruch, 1923, p. 1-13 et M. BLOCH, « Pour une histoire comparée des sociétés européennes », *Revue de synthèse historique*, 46, 1928, p. 15-50 (rééd. Id., *Mélanges historiques*, t. 1, Paris, SEVPEN, 1963, p. 16-40) ; Id., « Comparaison », *Bulletin du Centre international de synthèse, section de synthèse historique*, 9, 1930, p. 31-39.

6. *Marc Bloch aujourd'hui. Histoire comparée et sciences sociales*, H. AT SMA et A. BURGIERE (éd.), Paris, Éd. de l'EHESS (Recherches d'histoire et de sciences sociales, 41), 1990 ; J.-M. HANNICK, « Brève histoire de l'histoire comparée », dans *Le comparatisme dans les sciences de l'homme. Approches pluridisciplinaires*, G. JUCQUOIS et C. VIELLE

(éd.), Bruxelles, De Boeck Université, 2000, p. 301-327 ; E. JULIEN « Le comparatisme en histoire », *Hypothèses*, 2004 (1), p. 191-201.

7. B. JOYEUX, « Les transferts culturels. Un discours de la méthode », *Hypothèses*, 2002 (1), p. 151-161 ; M. WERNER et B. ZIMMERMANN, « Penser l'histoire croisée, entre empirie et réflexivité », *De la comparaison à l'histoire croisée*, M. WERNER et B. ZIMMERMANN (éd.), numéro de la revue *Le genre humain*, 42, 2004, p. 15-49 (reprise, légèrement modifiée, de l'article paru sous le même titre dans *Annales. Histoire, sciences sociales*, 58/1, 2003, p. 7-36) ; F.-J. RUGGIU, « Quelques réflexions sur l'histoire comparée et sur les théories des interactions culturelles », dans *Les idées passent-elles la Manche ? Savoirs, représentations, pratiques (France-Angleterre, X<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, J.-P. GENET et F.-J. RUGGIU (éd.), Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2007, p. 379-393 ; B. ZIMMERMANN, « Histoire comparée, histoire croisée », dans *Historiographies. Concepts et débats*, vol. 1, C. DELACROIX et al. (éd.), Paris, Gallimard (Folio Histoire), 2010, p. 170-176.

8. Dans un volume consacré aux élites médiévales et aux transferts culturels à l'est de l'Elbe, Sébastien Rossignol soulignait que le concept de transfert culturel était employé par les médiévistes, mais rarement étayé sur le plan méthodologique (S. ROSSIGNOL, « Eliten und Kulturtransfer im Mittelalter. Ausgangslage und Ergebnisse », dans *Mittelalterliche Eliten und Kulturtransfer östlich der Elbe. Interdisziplinäre Beiträge zu Archäologie und Geschichte im mittelalterlichen Ostmitteleuropa*, A. KLAMMT et S. ROSSIGNOL [éd.], Göttingen, Universitätsverlag Göttingen, 2009, p. 205-235).

9. Voir, par exemple, *Les échanges culturels au Moyen Âge*, Actes du XXXII<sup>e</sup> Congrès de la SHMESP, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002.

vikings<sup>10</sup>, qui les ont très tôt envisagées dans le cadre d'approches pluridisciplinaires.

La réflexion proposée lors du colloque portait sur les « contacts interethniques », la « mémoire », l'« identité », la « culture » déclinée en « contacts et dynamiques culturelles » dans le monde viking. D'autres concepts sont revenus régulièrement dans cet ensemble de communications qui ont abordé les notions d'« acculturation », de caractère « pluriethnique » ou « multiethnique » de certaines communautés, de « groupe ethno-social », de « *middle ground* ». Chacun de ces termes ou expressions nécessiterait une explication approfondie ou au moins de préciser le sens dans lequel les auteurs, issus de différentes traditions historiographiques, positionnent leur réflexion. À défaut de définitions entendues de la majorité des spécialistes, du moins pouvons-nous esquisser des rapprochements et dresser quelques constats. On observera que les références à l'ethnicité – que celle-ci soit plurielle ou non – sont fréquentes, et davantage encore, semble-t-il, dans les travaux qui concernent l'est de l'Europe. Peut-être est-ce là un simple effet de lecture lié à l'orientation des monographies consacrées à la Rous, dont plusieurs s'interrogent sur l'ampleur et l'influence de la présence scandinave. Il est probable que les débats sur la « question varègue » et son avatar moderne, la querelle « normannisme »/« antinormannisme », sur l'ethnogenèse slave ou les origines de la *druzhina* aient laissé ici une empreinte particulière. Si les spécialistes associent de moins en moins une culture matérielle à un « peuple », la qualification « ethnique »

des témoignages reste un objet de débats. Déterminer le caractère « scandinave » (ou autre) d'artefacts, de décors, de pratiques reste une démarche licite qui donne lieu, dans ce volume, à des catalogues (S. E. Toropov, A. A. Peskova, E. A. Rybina et N. V. Khvoshchinskaya, L. V. Pokrovskaya), mais l'identité de leurs porteurs fait ici l'objet de conclusions prudentes. Lorsque les auteurs se livrent à une identification, ils le font souvent davantage en termes de hiérarchie sociale et/ou d'expression du pouvoir que d'ethnicité (A. A. Peskova, D. M. Hadley, S. Croix), en tenant compte du contexte (F. Biermann) et des résonances possibles dans la société d'accueil (D. M. Hadley). L'attention portée aux assemblages de matériels (E. N. Nosov), aux phénomènes d'imitation par des artisans locaux et à l'adaptation des objets ou des motifs en contexte local (A. N. Kirpichnikov, E. N. Nosov, S. E. Toropov, A. A. Peskova, L. V. Pokrovskaya, V. M. Goryunova et A. V. Plokhov, E. A. Rybina et N. V. Khvoshchinskaya, L. Abrams, A. E. Musin), vient nous rappeler la prudence méthodologique nécessaire avant de qualifier comme « marqueurs » des éléments de la culture matérielle. La remarque vaut pour l'interprétation des données linguistiques (É. Ridet, E. A. Mel'nikova) et elle conduit à remettre en question des identifications naguère jugées comme certaines, telles celles des Rous décrits par Ibn Fadlân (P. Lajoye).

L'ouvrage amène à s'interroger sur les phénomènes d'acculturation et, au-delà, sur la pertinence même de cette notion. Dans un sens commun, le mot véhicule l'idée d'un « processus au cours duquel un groupe donné se met à ressembler de plus en plus à un autre en lui empruntant certains traits culturels spécifiques »<sup>11</sup> et suggère qu'un groupe dominant est en mesure d'imposer un certain comportement à un groupe dominé. Il induit alors l'idée d'une confrontation entre les cultures et paraît trop réducteur pour envisager des situations en réalité très diverses (G. Bühner-Thierry). Une acception plus large reconnaît les processus de changement entraînés par des interactions ou des contacts directs et prolongés entre des groupes ethniques différents à l'occasion d'invasions, de colonisations ou de migrations (échanges ou emprunts, affrontements ou rejet, assimilation ou accommodation, syncrétisme ou réinterprétation)<sup>12</sup>. L'ambiguïté d'« acculturation » pousse certains spécialistes à

10. Citons, parmi d'autres ouvrages : *Les centres proto-urbains russes entre Scandinavie, Byzance et Orient*, M. KAZANSKI, A. NERCESIAN et C. ZUCKERMAN (éd.), Paris, Lethielleux (Réalités byzantines, 7), 2000 ; *Vikings in the West*, S. STUMANN HANSEN et K. RANDSBORG (éd.), Copenhague, Munksgaard (Acta archaeologica, 71), 2000 ; *Cultures in Contact: Scandinavian Settlement in England in the Ninth and Tenth Centuries*, D. HADLEY et J. RICHARDS (éd.), Turnhout, Brepols (Studies in the Early Middle Ages), 2001 ; *Contact, Continuity and Collapse. The Norse Colonization of the North Atlantic*, J. BARRETT (éd.), Turnhout, Brepols (Studies in the Early Middle Ages, 5), 2003 ; *Scandinavia and Europe 800-1350. Contact, Conflict and Coexistence*, J. ADAMS et K. HOLMAN (éd.), Turnhout, Brepols, 2004 ; *Les fondations scandinaves en Occident et les débuts du duché de Normandie*, Actes du colloque de Cerisy-la-Salle (25-29 septembre 2002), P. BAUDUIN (dir.), Caen, Publications du CRAHM, 2005 ; *Cultural Interaction between East and West. Archaeology, Artefacts and Human Contacts in Northern Europe*, U. FRANSSON et al. (éd.), Stockholm, Stockholm University, 2007 ; *Dialog kul'tur i narodov srednevekovoj Evropy. K 60-letiyu so dnya rozhdeniya E. N. Nosova*, N. V. KHVOSHCHINSKAYA et A. E. MUSIN (éd.), Saint-Petersbourg, Dmitri Bulanin, 2010.

11. R. WHITE, *Le Middle Ground. Indiens, empires et républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815*, Toulouse, Anarchisis, 2009, p. 24.

12. G. FERRÉOL et G. JUCQUOIS, *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*, Paris, A. Colin, 2003, p. 1.



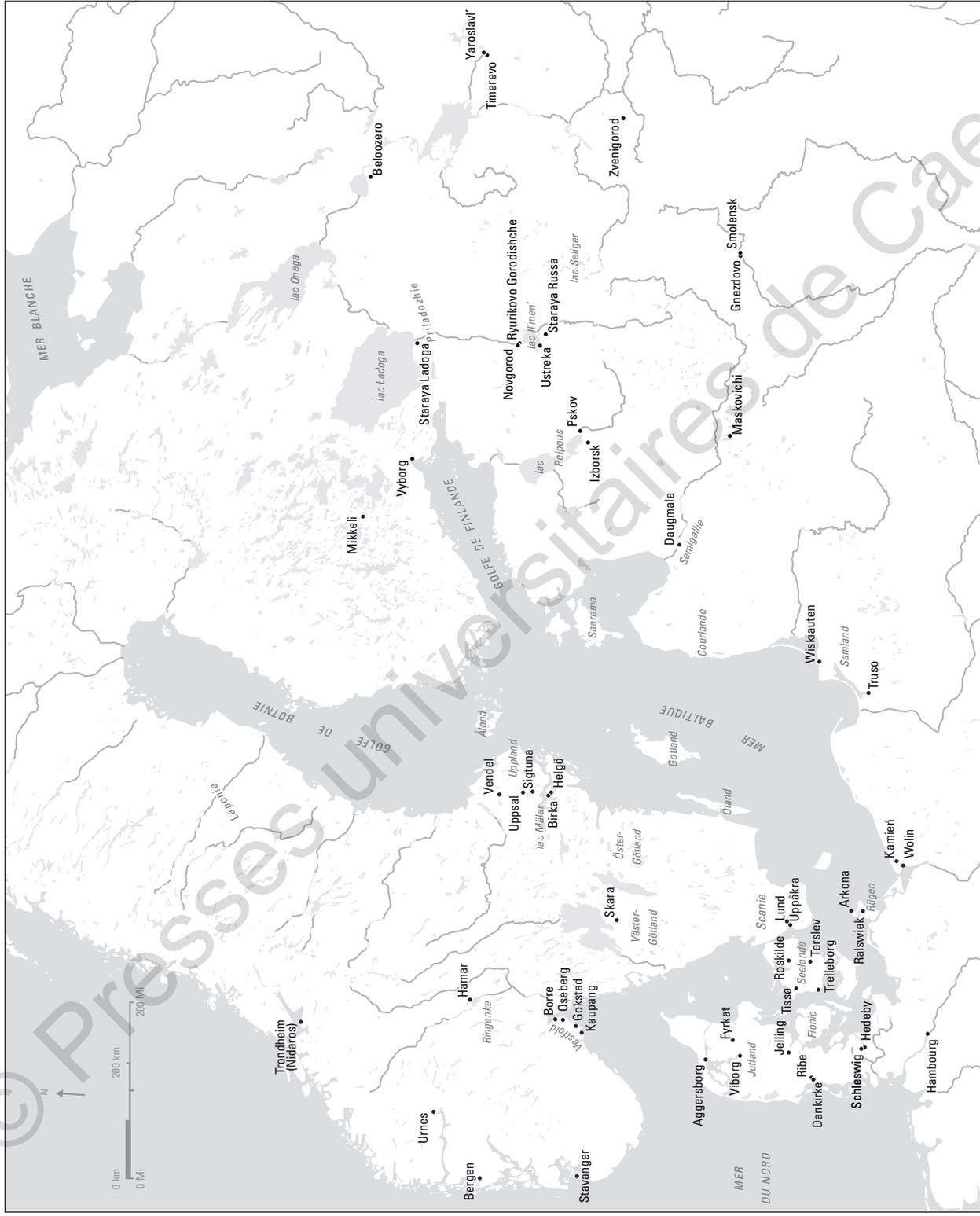


Fig. 2 Principaux lieux cités dans le volume: des rives de la mer du Nord au nord-ouest de la Russie.

délaisser le concept pour celui de « transferts culturels », dès lors que ceux-ci sont compris comme un processus d'interactions entre des groupes culturellement différents (G. Bühner-Thierry). La notion est conservée par d'autres, à partir du moment où sont clairement définis les critères sur lesquels porte l'observation et où l'on distingue un processus particulier (ex. l'acculturation des Scandinaves en Rous) d'un phénomène plus général de changement social et culturel (ex. l'adoption du christianisme) qui touche toute la société quelle que soit l'origine de ses membres (E. A. Mel'nikova).

Parmi les facteurs qui influencent ces processus d'interaction culturelle, il faut prendre en considération le statut et la proximité des cultures, ainsi que le contexte dans lequel se produisent ces interférences. La *Francia* occupe ici une position à part : les élites scandinaves, particulièrement danoises, semblent s'être montrées très réceptives aux modèles culturels francs notamment quand il s'agissait d'exprimer leur prestige et leur autorité<sup>13</sup> et, dans la mesure où il est possible de parler d'un modèle d'intégration franc, celui-ci paraît unilatéral, ce qui pourrait expliquer *a posteriori* le schéma d'une acculturation rapide des éléments scandinaves installés en Neustrie (V. Carpentier, J. C. Moesgaard, É. Ridel). Une plus grande proximité culturelle et linguistique a pu favoriser les interactions culturelles entre les populations anglo-saxonnes et scandinaves installées en Grande-Bretagne (D. M. Hadley, L. Abrams, É. Ridel). Dans la région du lac Ladoga, l'influence scandinave semble moins résulter de l'intensité des contacts avec les Scandinaves que de la réceptivité de la culture des populations locales aux éléments nordiques (O. I. Boguslavskij). Le faste funéraire des Slaves occidentaux à la charnière des XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles suggère très probablement le prestige, jusqu'à une date tardive, de la culture des temps vikings (F. Biermann). Dans un autre registre, la poésie scaldique montre la continuité, jusqu'au début du XII<sup>e</sup> siècle, du modèle conceptuel du guerrier de l'âge viking (J. Jesch).

Lorsque la documentation permet d'atteindre les « passeurs » entre les cultures, deux grandes catégories – les groupes élitaires et les artisans – se détachent : les élites marchandes et guerrières, qui contrôlent le commerce à grande distance (S. Croix), les membres de la *družhina* des princes rous, dont l'aire d'activité couvre un large espace à l'est de l'Europe (E. N. Nosov, A. A. Peskova),

13. A. NISSEN-JAUBERT, « Skandinavij v Evropě: arkeologičeskoe izmerenie », dans *Dialog kul'tur i narodov srednevekovoj Evropy...*, *op. cit.*, p. 239-255. Nous remercions A. Nissen pour la version française de son texte.

les élites terriennes anglo-danoises que l'on voit s'approprier les éléments symboliques du paysage anglo-saxon (D. M. Hadley), élites locales qui, aux Hébrides, adaptèrent un message chrétien dans un contexte culturel marqué d'une forte empreinte nordique (L. Abrams) ; les artisans dont on mesure mieux le rôle dans ces processus de transferts culturels (voir ci-dessus). D'autres intermédiaires se rencontrent : femmes (L. V. Pokrovskaya), scaldes (J. Jesch), historiographes (S. Bagge), hommes d'Église (L. Abrams) et la « majorité silencieuse » (V. Carpentier) dont on ne peut souvent que suggérer le rôle. À l'avenir, l'étude de ces groupes apportera sans doute beaucoup à notre compréhension des dynamiques culturelles et des mécanismes de l'acculturation.

Plusieurs articles de ce volume montrent l'influence exercée par les modèles historiographiques, souvent concurrents, qui ont été élaborés dans chacun des pays ou régions concernés par l'expansion viking. Leur prégnance et l'affrontement idéologique qu'ils ont suscité, autour du « normannisme », ont été très forts en Russie, où les séquelles qu'ils ont laissées ne sont pas entièrement éteintes en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle (L. S. Klejn). Sans avoir les mêmes implications politiques, l'élaboration de modèles contradictoires, autour d'une opposition continuité/discontinuité entre la Normandie ducale et la Neustrie carolingienne, a lourdement influencé le débat sur la genèse et les premiers développements de la principauté normande de Rouen et alimenté en Normandie un « mythe viking », parfois aux forts accents régionalistes (V. Carpentier). Les exemples normand et russe ne sont pas isolés, chaque pays ou région ayant, à des degrés divers, construit sur le phénomène viking des modèles historiographiques spécifiques<sup>14</sup>. La place et le positionnement des études vikings dans le « roman national » de chacun des pays est sans doute un des chantiers importants pour une histoire comparée et une priorité épistémologique, afin de définir clairement la position des observateurs. Cette définition passe également par la mise en perspective des méthodes et des priorités scientifiques qui ont pu être accordées dans les pays concernés, mais aussi des interrelations entre chercheurs ou institutions de recherche<sup>15</sup>. L'un des changements les plus signifi-

14. P. BAUDUIN, « Migration, intégration, identités : les fondations scandinaves en question (Orient-Occident, VIII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle) », dans *Des sociétés en mouvement. Migrations et mobilité au Moyen Âge*, XL<sup>e</sup> Congrès de la SHMESP (Nice, 4-7 juin 2009), Paris, Publications de la Sorbonne, 2010, p. 45-57.

15. Sur ce dernier point voir par exemple : M. SVEDIN, « Archaeology in the Shadow of Political Changes. Archaeological Relations

catifs est le passage d'un questionnaire axé sur les legs ou l'influence des Scandinaves (décliné de différentes manières selon les pays) à un questionnement mettant en avant leur acculturation et les conséquences de celle-ci pour les sociétés (de départ ou d'accueil) étudiées. Le premier fait des Vikings des agents de la transformation des pays ou régions d'accueil; le second s'intéresse davantage à la manière dont les éléments et les acteurs du contexte local interagissent avec les nouveaux venus et elle est plus largement ouverte aux questionnements relatifs aux transferts culturels.

Les échelles d'espace et de temps, les cadres de référence dans lequel intervient la comparaison offrent également matière à réflexion ou à réévaluation. Plusieurs communications font référence à la Rous, mais le contenu qu'on peut donner à cette entité est l'objet de débats. Comme a pu le souligner A. E. Musin, l'expression «Rous de Kiev» a été utilisée, notamment à partir des années 1930, pour désigner un État centralisé qui projetait dans le Moyen Âge russe des préoccupations unitaires<sup>16</sup>. *A contrario*, la «Rous ancienne» peut faire figure, aux yeux de certains historiens actuels, de «fédération», composée au moins de deux entités clairement distinctes constituées respectivement autour de Novgorod et de Kiev. La tentation est grande aujourd'hui de voir dans le futur pays de Novgorod le berceau de la Rous ancienne et l'héritier de formes d'organisation politique remontant à l'établissement des Riourikides. On peut aussi se demander dans quelle mesure cette singularité novgorodienne par rapport à l'État kiévien n'a pas été portée par les soubresauts récents de l'histoire consécutifs à l'éclatement de l'Union soviétique. Quoi qu'il en soit elle introduit dans l'analyse un changement d'échelle en suscitant un intérêt accru pour des variantes régionales qui n'avaient pas toujours reçu une attention soutenue. Il est intéressant de constater que cette réflexion sur les distinctions régionales est mieux prise en compte dans les travaux sur le monde viking (L. Abrams, É. Ridel), obligeant à repenser les cadres territoriaux de la comparaison au profit de la mise en évidence de dynamiques plus complexes. Dans un même ordre d'idées, la dimension temporelle s'appuie

d'avantage sur une vision diachronique des faits, indispensable pour repérer les interactions entre les objets de la comparaison ou au contraire d'en relativiser la portée. L'utilisation d'une grande échelle de temps et d'espace permet ainsi à V. Carpentier de dépasser une vision trop étroitement fondée sur le legs viking dans le duché normand pour s'inscrire dans une évolution multiséculaire (VII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle) de l'habitat en Normandie ou dans le contexte paléo-environnemental d'un espace donné (basse vallée de la Dives). De son côté, E. A. Mel'nikova s'interroge sur les décalages chronologiques que pourraient induire d'une part l'examen des témoignages archéologiques et de l'autre l'étude des traces linguistiques de la présence scandinave en Rous. Il est enfin nécessaire de prendre en considération les différences dans les rythmes de l'évolution selon les phénomènes observés et les groupes sociaux (élites, artisans, paysans).

Le volume ouvre ainsi des possibilités de comparaisons sur une large gamme d'objets dont la présentation a été organisée en trois parties.

1. Un premier ensemble de communications («Des hommes entre l'Orient et l'Occident») vient nous rappeler une évidence. Le phénomène viking entraîna d'importants mouvements de population qui, dans bien des cas, notamment en Europe orientale, vinrent croiser d'autres migrations contribuant à un intense brassage culturel. S. Lebecq analyse l'un des facteurs qui lui semble déterminant dans le démarrage de l'expansion viking vers l'ouest de l'Europe au VIII<sup>e</sup> siècle: la présence de navigateurs et de marchands occidentaux, qu'on ne peut réduire aux seuls Frisons même si ces derniers eurent assurément une place considérable dans l'ouverture d'itinéraires commerciaux vers la Baltique. Cette présence occidentale, qui initia également les Vikings à parcourir les routes menant vers l'ouest, fut menacée au IX<sup>e</sup> siècle dans l'espace baltique par les initiatives des Scandinaves. M. Hardt nous rappelle en effet que l'activité des flottes vikings sur les rives méridionales de la Baltique et dans la vallée de l'Elbe relevait pour une part du souhait des rois danois (Godfrid, Horik) de mieux contrôler les échanges et les revenus issus de ce trafic, une ambition qui nécessitait de maintenir les Slaves abodrites dans l'orbite danoise face à un voisin franc qui étendait son influence dans la même direction. Partant des poèmes scaldiques, T. N. Jackson et J. Jesch nous font participer à d'autres mouvements et contacts «vers l'Orient et vers l'Occident» pour une période plus tardive. La quarantaine de strophes composées par une vingtaine de scaldes (IX<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle) évoquent l'est de l'Europe et les visites ou

between Sweden and Eastern Europe 1846-2006», dans *Cultural Interaction between East and West...*, *op. cit.*, p. 24-41.

16. A. E. MUSIN, «Novgorod entre la Rous et la Russie», dans *La Russie viking, vers une autre Normandie? Novgorod et la Russie du Nord, des migrations scandinaves à la fin du Moyen Âge* (Caen, Musée de Normandie, 25 juin-31 octobre 2011), catalogue de l'exposition, S. BERTHELOT et A. E. MUSIN (dir.), Paris, Errance, 2011, p. 49-55, en particulier p. 51-52.

séjours de quatre rois norvégiens en Rous : par rapport à d'autres sources du même type, elles mettent davantage l'accent sur l'aspect pacifique de ces liens et suggèrent que ces contacts ne furent pas seulement le fait de groupes ou d'individus isolés, mais relevaient de relations qu'on pourrait qualifier d'étatiques. Au XII<sup>e</sup> siècle, les voyages vers la Terre sainte par les princes scandinaves furent également une source d'inspiration pour les scaldes qui trouvèrent dans cette poésie des croisades la manière d'exprimer tout à la fois les idéaux des temps vikings, dont la mémoire était encore proche, et de nouvelles identités chrétiennes. L'ouverture à de nouvelles idées ou modes littéraires, y compris courtoises, montre à l'évidence la capacité de cette poésie, en dépit de ses aspects formels traditionnels, à s'enrichir et à évoluer au contact d'autres traditions culturelles.

Ces interactions constituent le cœur de notre propos. L'un des acquis du colloque a été de mettre en évidence les formes de mixité culturelle occasionnées par la rencontre entre les populations, de s'interroger sur le rejet ou au contraire la réception, l'appropriation, l'adaptation, la réutilisation d'éléments issus des différentes cultures, sur la création d'expressions originales nées de cette confrontation. Les pratiques funéraires et les modes vestimentaires offrent des exemples intéressants. F. Biermann observe qu'à la charnière des XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles, les élites des Slaves occidentaux, notamment des Dossanes, occupant la Poméranie occidentale, le Mecklembourg et le Nord-Brandebourg actuels, développèrent des pratiques funéraires caractérisées par le déploiement d'un faste exceptionnel, empruntant beaucoup aux traditions scandinaves anciennes ou polonaises plus récentes. Rapporté au contexte de profonds changements politiques, sociaux et religieux, il y aurait là une réaction d'« élites en temps de crise » soucieuses de manifester leur pouvoir en réutilisant des modèles culturels dont le prestige était encore manifeste. C'est également dans le souci d'exprimer une position sociale dominante qu'il faut comprendre certains des usages funéraires utilisés par les Scandinaves établis en Angleterre étudiés par D. M. Hadley. Cette préoccupation passe par la réappropriation de certains lieux symboliques d'une autorité passée, comme le site royal de Repton, le choix d'implantations de tombes à proximité d'églises, l'utilisation de tertres dont la résonance, en tant que lieux symboliques d'exercice du pouvoir, était encore familière aux populations anglo-saxonnes. En ce sens, la réutilisation de pratiques funéraires considérées comme « scandinaves » relève moins d'une simple transposition de coutumes apportées par les Vikings que d'une adaptation aux éléments symboliques du pouvoir

et de l'autorité dans le paysage anglo-saxon. Des élites en quête de légitimation : c'est également une conclusion à laquelle arrive S. Croix à partir de l'étude du « costume oriental » bien attesté en Suède centrale, notamment à Birka, et dans la Rous. Constitué d'éléments empruntés aux nomades des steppes adoptés par les Rous et ensuite probablement transmis aux Suédois par le biais de cadeaux ou du commerce, cet habillement aurait caractérisé une élite rodée aux contacts à longue distance, fortement impliquée dans le contrôle des échanges et exerçant par là une forme de pouvoir dont le costume fut, pendant une courte période (v. 900/910-v. 970/980), un des modes d'expression qui participait à une identité sociale plus qu'ethnique. La création d'éléments originaux, puisant à plusieurs traditions dans un contexte de mixité culturelle, est également bien visible dans le costume féminin de Novgorod dans la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle et au XI<sup>e</sup> siècle (L. V. Pokrovskaya). L'exemple révèle ici la prédominance des traditions finnoises, baltes et slaves, visiblement en adéquation avec le fond de peuplement de la ville, sans renvoyer pour autant à une qualification ethnique particulière : le costume est là encore une création spécifique issue d'échanges culturels réciproques, d'adaptations, de réutilisation d'éléments de parure (ex. les épingles baltes) dans des configurations vestimentaires inédites.

Ces formes de mixité amènent d'autres questions sur les médiateurs ou les intermédiaires entre les cultures, les échanges techniques et culturels, leurs itinéraires, le contexte des adaptations, le statut des différentes cultures en contact. L'enquête minutieuse menée par A. A. Peskova sur les croix-reliquaires et les pendentifs en forme de croix des X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles, en comparant leurs éléments iconographiques scandinaves et byzantins, donne sur ces points un éclairage saisissant. L'adaptation, dans le royaume bulgare, de prototypes byzantins produisit des formes qui furent diffusées vers la Rous et l'Europe du Nord et furent reprises par les artisans qui introduisirent des éléments de décor spécifiques. Cette production connut une large diffusion dont l'un des centres fut Novgorod. La distribution géographique de ces croix, du Danube au Sud, à la Scandinavie et sur le territoire de l'ancienne Rous, suggère une forte mobilité du groupe qui diffusa ces objets, que l'auteur propose d'identifier comme les membres de la *druzhina* à dominante varègue des princes russes. Si les sources, notamment les données funéraires, mettent mieux en évidence le rôle des élites marchandes et/ou guerrières, il est indéniable que d'autres éléments participèrent au processus de médiation culturelle. V. M. Goryunova et A. V. Plokhov en offrent une illus-

tration pertinente à travers les données céramiques des IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles recueillies dans la région du lac Il'men' et la vallée du Volkhov. Ces auteurs suggèrent des liens directs avec la Scandinavie pour expliquer la présence de la céramique de Tating à Staraya Ladoga. Ils retiennent comme un témoignage de l'ouverture des voies commerciales vers l'est les découvertes, sur le bas Volkhov, de céramiques finno-baltes produites dans les régions orientales de la Baltique et apportées par les marchands-guerriers scandinaves. Les céramiques de tradition slave occidentale découvertes semblent relever de logiques plus complexes, où interviennent des migrations d'artisans slaves venus du sud de la Baltique (Mecklembourg, Brandebourg), peut-être à la faveur de conditions politiques difficiles dans cette région au milieu du IX<sup>e</sup> siècle. Ces artisans, emmenant avec eux une technologie avancée, auraient trouvé un accueil favorable dans les premiers centres urbains, alors en développement, de la Rous du Nord-Ouest et influencé la production locale de la région de Novgorod. Les découvertes faites à Birka, de poteries présentant de fortes similitudes avec celles produites dans la région Il'men'-Volkhov, suggèrent également l'installation d'artisans venus de la Rous du Nord en Suède, un constat qui n'est pas autrement surprenant lorsque l'on considère les liens entre les élites des deux pays.

2. C'est vers les « lieux et espaces d'échanges et de contact » qu'il nous faut nous tourner à présent. Le volume présente un ensemble de monographies ou de synthèses régionales, qui ouvrent des interrogations nombreuses sur la genèse et le fonctionnement des processus décrits précédemment. Il faut rappeler ici la diversité des sociétés rencontrées par les Scandinaves, des perspectives et des conditions dans lesquelles ils exerçaient leurs activités, des modes d'implantation, des relations avec les populations locales. Ces disparités obligent à penser autrement les milieux dans lesquels se déroulèrent les contacts. G. Bühner-Thierry a introduit, dans la conclusion de ce volume, le concept de *middle ground* formulé par R. White pour décrire la situation autour des Grands Lacs nord-américains aux XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles. Il suggère un « entre-deux » (entre cultures, entre peuples...), reposant sur l'incapacité des deux camps d'arriver à leurs fins par la force, la nécessité d'obtenir le consentement ou la coopération des étrangers ; celle, pour chaque groupe, d'acquérir une certaine légitimité culturelle aux yeux de l'autre ; le rôle de la médiation conçue comme source de pouvoir<sup>17</sup>.

17. En un mot, « un lieu particulier, mais évolutif, d'enchevêtrements culturels » où « des sociétés radicalement différentes s'entrecroisent et

Le concept n'est pas transposable tel quel ni partout. Il a toutefois le mérite d'ouvrir la palette des analyses possibles des situations auxquelles nous sommes confrontés. Les exemples sont principalement continentaux, mais répondent à des situations suffisamment contrastées pour tenter des comparaisons. Trois cas de figure se détachent :

– le maintien de barrières fortes entre des sociétés, qui n'excluent pas des échanges dans des lieux qui ont un rôle spécifique comme centres d'échanges à longue distance. S. M. Sindbæk suggère ainsi que les sociétés slaves occidentales et scandinaves qui se rencontrent sur les rivages sud de la mer Baltique aux VIII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles étaient suffisamment solides et organisées pour qu'aucune ne l'emporte sur l'autre. L'impossibilité de s'affirmer face à l'autre n'a visiblement pas produit ici un « entre-deux » favorable à des formes de mixité culturelle, mais bien plutôt une frontière entre les deux espaces politiques et culturels demeurés profondément différents. Il y eut des lieux d'échanges, dont certains (Reric, Truso) eurent incontestablement un rôle international et une capacité réelle à attirer des éléments étrangers, mais ceux-ci ne furent pas des relais vers un arrière-pays qui demeura imperméable à la plupart des influences culturelles extérieures ou du moins – et la réserve est importante – à celles qui étaient discernables sur le plan de la culture matérielle. Pour autant, à considérer le cas des Dossanes à la charnière des XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles (F. Biermann), on peut s'interroger sur l'ampleur et la pérennité de cette distanciation lorsque les sociétés sont elles-mêmes soumises à de profondes transformations et sont alors tentées de rechercher des modèles extérieurs.

– l'assimilation à des formes d'organisation politiques, sociales, culturelles ou économiques qui font, peu ou prou, figure de modèle. L'intégration des princes normands de Rouen aux élites politiques du royaume franc est maintenant un phénomène mieux connu, qui a été rappelé par plusieurs contributeurs. J. C. Moesgaard montre également que les Vikings établis en Normandie adoptèrent rapidement un système monétaire franc (utilisation de la monnaie au poids, exclusion des monnaies étrangères au profit de la domination de la monnaie ducale, frappe imitant les standards du monnayage franc) et considère cette adaptation comme l'un des aspects de leur assimilation. V. Carpentier, s'interrogeant sur la quasi-absence de témoignages archéologiques de la présence scandinave en Normandie, explique que

s'accommodent, bricolent, non sans malentendus ou sans violence, des modes d'échanges et des pratiques nouvelles » (R. WHITE, *Le Middle Ground...*, *op. cit.*, p. 16-17).

les nouveaux venus trouvèrent sur place un contexte de peuplement en cours de mutation dont la plupart des manifestations (abandon d'établissements ruraux au profit d'habitats neufs, tendances au regroupement de la population selon des modalités variables, modifications au niveau du plan, de l'architecture et des dimensions des maisons et de leurs dépendances) débute avant les incursions vikings et l'installation des Scandinaves dans le pays. Ce contexte, et les dynamiques qui le sous-tendent, paraissent avoir été un élément favorable à l'implantation de ces derniers et à leur assimilation rapide au monde rural franc. Une enquête portant sur la basse vallée de la Dives, un espace longtemps considéré comme un conservatoire de traditions scandinaves, met en garde contre les faux-semblants qui consisteraient à attribuer à un legs nordique des caractères d'un espace littoral peuplé et exploité bien avant l'arrivée des Vikings, où les nouveaux venus trouvèrent un environnement suffisamment favorable pour s'intégrer.

– la formation possible d'un «entre-deux», dont il resterait à définir plus précisément les caractéristiques. La Russie du Nord-Ouest présente un cas documenté par des sources archéologiques exceptionnelles (fig. 2). Trois exemples de centres urbains fondés à des époques différentes permettent tout à la fois de préciser le contexte d'implantation des Scandinaves, les formes de mixité culturelle qui se développent au contact des différentes populations, la constitution, à partir de ces éléments disparates, d'une culture de la Rous ancienne et d'une entité politique dont la région de Novgorod a pu être considérée comme le berceau. L'émergence de Staraya Ladoga (A. N. Kirpichnikov) au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle intervient dans un secteur où la présence finnoise et slave est bien attestée et qui connaît, avant l'âge viking, des contacts avec les régions de la Baltique et l'Europe du Nord. La seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle voit d'importantes transformations qui se manifestent par l'ouverture de routes commerciales vers l'Orient, les débuts de l'afflux de l'argent musulman, le développement d'activités artisanales, une influence scandinave qui se renforce visiblement au IX<sup>e</sup> siècle. La ville est associée aux premiers développements de l'État rous, mais c'est à Ryurikovo Gorodishche (E. N. Nosov), fondée sur le haut Volkhov vers le milieu du IX<sup>e</sup> siècle, que se manifestent le plus clairement les structures liées à l'organisation d'un nouveau pouvoir dans ce qui devient la Rous. La mise au jour de matériel renvoyant à une origine scandinave est plus importante qu'à Staraya Ladoga et a surtout un caractère militaire plus marqué, probablement lié à la présence de la suite armée (*druzhdina*) des princes

rous. L'ampleur des aménagements du site opérés dans la seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle, les similitudes techniques entre ces ouvrages et ceux mis au jour à la citadelle de Kiev suggèrent une forte corrélation dans le développement des deux principaux centres de pouvoir de l'État rous naissant. Ryurikovo Gorodishche fut le principal centre militaire et administratif de la région aux IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles, ainsi qu'un centre économique actif tourné vers les échanges internationaux avec une population hétérogène, dont les Scandinaves constituaient probablement une partie non négligeable. Son successeur immédiat, Novgorod, établi à deux kilomètres de là, probablement dans le deuxième tiers du X<sup>e</sup> siècle, présente des caractères nettement différenciés : la ville est d'abord la capitale politique et religieuse de la Russie du Nord, l'influence nordique sur la culture locale y est pratiquement absente (E. A. Rybina et N. V. Khvoshchinskaya) pour des raisons qui tiennent à la fois à la chronologie plus tardive du site et, probablement, à la composition sociale de la localité. Fondée à la charnière des X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles au sud du lac Il'men', Staraya Russa (E. V. Toropova) n'a plus grand-chose à voir avec l'expansion viking et ne se différencie guère des autres villes de la Rous médiévale, si ce n'est par l'exploitation du sel, qui constitua la richesse de la cité. Il est possible, cependant, que la ville ait succédé à un établissement plus ancien où la présence scandinave était également plus marquée, près d'Ustreka, et qui contrôlait l'accès à la rive sud du lac Il'men' (S. E. Toropov). L'affirmation de Novgorod et l'émergence de Staraya Russa témoignent ainsi de profonds changements qui affectent la société de la Rous ancienne à la fin du X<sup>e</sup> siècle, avec le passage de centres ouverts sur les échanges à longue distance, à des cités davantage tournées vers l'exploitation des richesses locales, ainsi que vers le contrôle politique et administratif du territoire de la Rous du Nord-Ouest. Le cas n'est pas isolé en Russie où le même mouvement se devine pour d'autres centres (Gnezdovo et Smolensk; Timerevo et Yaroslavl') et participe probablement à des transformations communes à l'espace baltique.

3. Les changements religieux et linguistiques, la reconstruction du passé figurent parmi les facteurs les plus fréquemment associés à la formation de nouvelles identités (« Changements culturels, nouvelles identités et construction d'une mémoire »).

Les transformations religieuses ne sont pas réductibles à l'adoption du christianisme. A. E. Musin vient nous rappeler que l'est de l'Europe fut également un espace d'échanges entre des systèmes religieux païens, ceux des Scandinaves, des Slaves et des Finnois, des paganismes

qui eux-mêmes n'étaient pas fixés, mais en cours d'évolution et ouverts aux influences extérieures. L'arrivée de nouveaux migrants apportant avec eux des nouveautés religieuses qui se juxtaposaient ou s'intégraient aux traditions locales eut un effet sur la diffusion d'objets culturels en Rous et l'on peut s'interroger sur leur impact, plus difficile à mesurer, dans le domaine des croyances et des pratiques religieuses ou funéraires. Les mécanismes de ces changements nous échappent en grande partie; cependant, ils doivent prendre en considération les différences entre les vagues de migrants, ayant plus ou moins intégré les structures sociales de la Rous naissante.

L'une des particularités du monde viking est que nous sommes confrontés à plusieurs *scenarii* de conversion, qui eux-mêmes admettent des modalités variables. L'établissement du christianisme dans les pays scandinaves s'apparente à une transformation impulsée de l'extérieur, même s'il trouva de solides relais sur place et fut à l'évidence facilité par l'action de princes scandinaves. À l'ouest de l'Europe (îles Britanniques, monde franc), les Scandinaves s'étaient implantés sur des terres déjà chrétiennes et la conversion a été un élément essentiel dans l'assimilation des nouveaux venus. En Rous, la christianisation intervient dans un milieu païen slavisé où le processus de fusion des éléments scandinaves était déjà largement avancé et ancre définitivement le pays dans la tradition byzantine (A. A. Peskova, A. E. Musin). Pour les îles Britanniques, L. Abrams montre que différentes formes ou contextes de colonisation produisent différents types de conversion et que les Églises confrontées à l'installation des païens ont répondu de manière dissemblable au défi que représentait la présence de ces nouveaux venus. Aux Hébrides, il est probable que la christianisation fut d'abord le résultat d'initiatives locales d'hommes et de femmes qui adoptèrent une culture chrétienne à forte coloration nordique. En Irlande, malgré la présence de solides structures ecclésiastiques indigènes et d'échanges entre les populations, le processus ne fut pas relayé par l'Église irlandaise et engendra un développement séparé des communautés hiberno-scandinaves. L'Angleterre, où la situation et les attitudes des Églises diffèrent fortement, se montra plus ouverte à des mécanismes d'accommodation religieuse, notamment par l'aptitude à reformuler le message chrétien en permettant une iconographie païenne d'idées chrétiennes.

Ainsi, l'acceptation de la foi chrétienne ne se fit pas au détriment de tous les aspects de la culture traditionnelle scandinave. Celle-ci demeure fortement ancrée dans la poésie scaldique du XII<sup>e</sup> siècle, qui sut l'adapter au message chrétien (J. Jesch). L'intégration du monde scandinave

dans la Chrétienté fut également une préoccupation importante des historiographies norvégienne et islandaise des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, qui cherchèrent les réponses appropriées au défi représenté par la conversion récente de pays qui conservaient des liens très forts avec leur passé viking (S. Bagge). L'une des solutions fut d'insister sur le rôle des rois missionnaires (en premier lieu Olaf Tryggvason) plus que sur les initiatives venues de l'extérieur. Une autre consista à insérer l'adoption de la nouvelle foi dans une histoire universelle du Salut. La plus révolutionnaire fut peut-être la tentative de Snorri Sturluson qui lia la conversion de la Norvège à l'unification du pays, par le truchement de Harald à la Belle chevelure (roi païen certes, mais qui jure sur le Dieu des chrétiens une promesse qui sera finalement accomplie par saint Olaf).

L'acculturation n'est pas réductible à l'adoption d'une nouvelle religion et E. A. Mel'nikova nous rappelle la complexité du processus dont elle envisage les aspects linguistiques et les traces dans les pratiques de l'écrit. Contre le postulat d'une assimilation culturelle rapide (dès la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle) dans la sphère slavisée, l'auteur défend l'idée de changements progressifs. Cette chronologie suggère une connaissance (à un degré de maîtrise que l'on ignore) de la langue vieux-russe dès le premier quart du X<sup>e</sup> siècle, un développement du bilinguisme au milieu de ce siècle et l'essor de l'utilisation de noms slaves après cette date. À la charnière des X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles, cependant, les formes norroises restent aisément identifiables, ainsi que leur prononciation, et les Varègues possèdent encore pleinement l'usage des runes. Cette situation change radicalement au cours du XI<sup>e</sup> siècle, période pendant laquelle se perdent tout à la fois la pratique de la gravure des runes, la connaissance de la langue norroise et la conscience de l'origine des formes onomastiques. Encore faut-il nuancer cette évolution selon les lieux et les milieux sociaux. Elle est plus rapide dans les villes que dans les espaces périphériques de la Rous. La slavisation des formes onomastiques concerne plus rapidement les princes, davantage impliqués dans le milieu slave, que leurs guerriers appartenant à une élite plus mobile et visiblement moins prompte à s'accommoder des coutumes locales. Elle est visiblement l'indice de la transformation d'une famille varègue en une famille de princes rous (F. B. Uspenskij). L'exemple rous invite à développer des comparaisons avec l'Occident, où se constatent là aussi des situations de bilinguisme et d'intégration culturelle et linguistique des Scandinaves aux sociétés environnantes (É. Ridel). Force aussi est de constater le contraste des situations linguistiques (phénomènes de remplacement d'une langue par l'autre; de créolisation; d'influences lexicales significatives

ou, au contraire, très peu prégnantes), que l'on ne peut pas simplement expliquer par le nombre de locuteurs, mais aussi par la diversité des formes d'implantation des Scandinaves, le degré d'intelligibilité, le statut ou le prestige des langues en contact.

Pour l'essentiel, l'acculturation des Scandinaves est un fait accompli dans la Rous de la fin du XI<sup>e</sup> siècle. Est-ce une coïncidence si la légende de l'« Appel aux Varègues » rapportée par le *Récit des temps passés* se cristallise peu après le moment où s'achève la fusion des éléments nordiques dans la Rous chrétienne? Il serait tentant d'établir un parallèle entre ce « moment historiographique » et celui qui, à la fin du X<sup>e</sup> siècle, vit s'élaborer une tradition normande des origines, en un temps où la Normandie parut définitivement rallier la civilisation de l'Europe post-carolingienne. Cette mémoire était en tout cas encore entretenue dans certaines familles de la principauté de Novgorod, où A. A. Gippius nous invite à suivre le groupe des « Rogvolodvichi », éponyme moderne qu'il attribue à ceux qui peuvent être identifiés comme les descendants de Rögnvaldr Úlfsson, gouverneur de Ladoga et cousin d'Ingegerd, épouse de Jaroslav le Sage. Bien plus tard, lors des « Temps des Troubles » (1605-1617), la mémoire de l'invitation des Varègues fut réactivée, notamment au moment des négociations de Vyborg (1613) préparant l'accès au trône russe du prince suédois Charles-Philippe (A. A. Selin). L'idée d'un État novgorodien indépendant de Moscou se fondait alors sur les réminiscences d'un passé alors abondamment commentées, parfois de manière divergente.

C'est également sur la réappropriation de ce passé que nous invite à réfléchir Leo S. Klejn au travers des débats que suscita la « question varègue » dans l'historiographie russe depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Le témoignage d'un des acteurs majeurs de la controverse offre ici une analyse des enjeux des affrontements qui ont marqué la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, en défendant l'idée d'une construction, essentiellement à des fins idéologiques, du normannisme par les tenants d'un antinormannisme dont les positions, quoique très minoritaires de nos jours, n'ont pas disparu du paysage académique actuel dans le pays.

Ce volume contribuera, espérons-le, à éclairer les débats actuels sur l'histoire du monde viking. Les tendances récentes invitent largement à décloisonner les historiographies nationales qui ont longtemps rendu difficiles les lectures croisées des expériences issues de l'expansion scandinave des VIII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles. L'irruption, depuis quelques années, d'objets d'études tels que la « diaspora viking »<sup>18</sup> et d'analyses en termes de réseaux<sup>19</sup> vient souligner l'attention accrue portée à une analyse globalisante du phénomène viking. Sans doute faut-il reconnaître là une influence récente des orientations de la recherche en sciences sociales – et des préoccupations de nos sociétés contemporaines – à appréhender la globalisation de notre monde. Tout en demeurant vigilant sur l'appropriation de tels concepts, nous pouvons espérer qu'ils nous aideront à dégager de nouveaux outils pour comprendre l'une des phases les plus foisonnantes de l'histoire de l'Europe.

18. J. JESCH, « Myth and Cultural Memory in the Viking Diaspora », *Viking and Medieval Scandinavia*, 4, 2008, p. 221-226; L. ABRAMS, « Diaspora and Identity in the Viking Age », *Early Medieval Europe*, 20/1, février 2012, p. 17-38.

19. Voir par exemple S. M. SINDBÆK, « Close Ties and Long-Range Relations: the Emporia Network in Early Viking-Age Exchange », dans *The Viking Age: Ireland and the West*, Papers from the Proceedings of the Fifteenth Viking Congress, Cork, 18-27 August 2005, D. Ó CORRÁIN et J. SHEEHAN (éd.), Cork, Four Courts Press, 2010, p. 430-440.